

**Micheline Enriquez, hors des sentiers battus**  
Patrick MILLER

La Société Française de Psychanalyse, de 1953 à 1963, avait été marquée par des jeunes hommes brillants qui rivalisaient d'intelligence pour séduire Lacan, en particulier un trio surnommé La Troïka, composé de Wladimir Granoff, Serge Leclair et François Perrier, également nommés Les Mousquetaires de Lacan.

Le Quatrième Groupe connut lui aussi sa troïka composée de trois femmes très différentes : Piera Aulagnier, Nathalie Zaltzman et Micheline Enriquez. Elles ne cherchaient pas à séduire un maître, plutôt à prolonger la critique de toutes les formes d'aliénation qui découlent de la soumission à la parole du maître.

Par delà leurs différences elles partageaient plusieurs traits en commun. Une grande intelligence qui se doublait souvent d'une forte impatience, un intérêt marqué pour la violence psychique et pour les aspects les plus sombres de la clinique, avec les interrogations théorico-cliniques qui les accompagnent, un combat incessant contre toutes les formes d'aliénation. Chacune, à sa manière, était une femme de caractère, un fort tempérament, en somme pas commodes malgré leur charme évident. Bref on ne s'ennuyait pas en leur compagnie. Elles entretenaient chacune des rapports, comme on dit en langage diplomatique, « francs et cordiaux » avec le Quatrième Pilier du Quatrième Groupe, l'homme de l'analyse quatrième, Jean-Paul Valabrega, rapports qui créaient une sorte d'équilibre dynamique au sein de cette petite société. Cet équilibre fut tragiquement, et définitivement rompu, par le décès brutal en Octobre 1987 de Micheline Enriquez dans un accident de la route, suivi, moins de trois ans plus tard de la mort, presque aussi soudaine, de Piera Aulagnier, emportée en deux mois par un cancer pulmonaire.

Ce qui, pour moi, caractérisait le mieux Micheline Enriquez c'était le pétilllement, pétilllement de l'intelligence dans le regard amusé, curieux, questionnant et invitant, accompagné d'un léger sourire qui lui donnait une note acidulée mettant les sens et l'intelligence en éveil. J'étais sous le charme de Micheline, avec qui j'ai eu la chance de faire une de mes nombreuses supervisions, et j'avais en elle une entière confiance éthique.

Sa veine romanesque en faisait une lectrice passionnée de romans, du roman des origines psychanalytiques bien sûr, mais aussi de suspense et d'investigations policières. Elle adorait les bons polars. Elle était fana des redoutables dames anglaises, tout particulièrement de Ruth Rendell, mais je crois que rien ne dépassait, au fond, le plaisir intense qu'elle avait à lire Les Aventures du Juge Ti de Robert van Gulik ! Dans le monde de violence et de corruption de la Chine ancienne le juge Ti essaye de faire triompher la justice et la sagesse. La tâche est rude mais plutôt excitante. Cherchait-elle le juge Ti de la psychanalyse ?

Micheline était une découvreuse dans tous les domaines et elle adorait partager ses découvertes autant que d'être mise sur la piste d'un sujet inattendu et inconnu. La pulsion épistémophilique ne lui faisait jamais défaut.

Parmi ses sports préférés il y avait la discussion et la conversation. Son interlocuteur de prédilection n'était autre que son mari, Eugène. Pendant l'été 1987, dans leur maison en Grèce, je les trouvais tôt le matin déjà

en train de parler ensemble, des sujets les plus anodins aux plus brûlantes questions théoriques. Ils semblaient embarqués dans une conversation infinie.

C'est justement par un article écrit en commun avec Eugène Enriquez, « Le psychanalyste et son institution » que Micheline a contribué pour la première fois à la revue *Topique*. Ce texte interroge et analyse d'un triple point de vue historique, sociologique et psychanalytique, le rapport complexe entre la spécificité de la position de l'analyste dans sa pratique et son rapport à l'institution. On peut dire que le Quatrième Groupe s'est fondé sur cette question des rapports d'aliénation entre pratique analytique et enjeux institutionnels. Cette contribution venait dans la suite des premiers numéros fondateurs de *Topique* où l'on pouvait lire « Sociétés de psychanalyse et psychanalyste de société » de Piera Aulagnier, « Les voies de la formation analytique » de Jean-Paul Valabrega, « Sur la psychanalyse didactique » de François Perrier et « Histoire critique des institutions psychanalytiques » de Nathalie Perrier-Zaltzman.

Voici un aperçu du propos de Micheline et Eugène Enriquez :

« Pour s'étendre et se diffuser la psychanalyse est amenée plus ou moins vite, et de façon plus ou moins délibérée, à se rendre présentable, recevable, donc à déguiser une part de vérité, ce qui n'empêche pas cette vérité d'apparaître et d'avoir des effets sous le signe de la méconnaissance et du travestissement, ce qui est bien le propre de la vérité analytique. Cependant tous les travestissements ne se valent pas et certains peuvent être rédhibitoires. » (p.48, *Topique* n°6).

Micheline Enriquez avait un courage clinique peu commun. Elle ne se contentait pas de voir en consultation des patients borderline ou psychotiques, dont certains paranoïaques, elle s'engageait avec eux dans un travail analytique. Le livre *Aux Carrefours de la Haine*, publié en 1984, date littéraire s'il en fut, est né de la confrontation avec la violence de cette clinique, du souhait d'en dégager le sens et d'examiner jusqu'à quelles limites l'analyste doit/peut s'aventurer pour l'élaborer.

En relisant ce livre on perçoit combien ces élaborations cliniques et théoriques de la haine et de la violence psychique se déploient aussi sur fond d'inquiétude politique et sociale et d'une inquiétude fondamentale concernant les risques de dérives totalitaires qui rejoint, via la paranoïa, la question de l'institution. Concernant le cas Schreber, elle ira chercher également hors du champ psychanalytique, un éclairage qu'elle propose aux analystes de méditer. Celui d'Elias Canetti dans *Masse et Puissance* qui montre combien le délire de Schreber « est en réalité le modèle précis de la puissance politique qui se nourrit et se constitue de la masse.(...) l'attraction forte exercée sur les individus appelés à se grouper en masse, leur mentalité équivoque, leur mise au pas, leur absorption dans le potentat qui incarne la puissance politique dans sa personne, dans son *corps* (...). »

Dans ce passage de Canetti Micheline a souligné le mot « corps ». Il est en effet frappant que dans toutes ses réflexions sur la psychose et la paranoïa, le corps tient une place majeure.

La haine du corps maternel, son pouvoir de persécution lié à la toute puissance de vie et de mort qui s'y trouve projetée, est très présente dans ce questionnement. Pour lutter contre cette toute-puissance persécutive, le changement ne peut être envisagé, dans la dimension psychotique, que de manière apocalyptique : détruire le monde, détruire la mère, être détruit par elle. Micheline Enriquez parle de motions

amoureuses et haineuses *totalitaires* à l'égard du corps maternel. Dans la tentative pour s'en dégager apparaît alors la figure d'un persécuteur *institué* :

« Le pouvoir de mort a changé de main, mais pas vraiment de victime. A la persécution incohérente et irréprouvable exercée sur le corps par la pulsion et les imagos maternelles terrifiantes, s'oppose un persécuteur institué qui légitime la haine et la souffrance et qui moyennant le sacrifice de la pensée garantit la survie du corps. »(pp 39-40) On voit bien en effet que dans les régimes totalitaires ce persécuteur institué prend souvent la forme d'un père idéalisé, incarnant le Bien et objet d'un amour absolu de la part de ses « enfants », le petit père des peuples, le Führer bien-aimé, le Grand Timonier. Mais cet aspect de père idéalisé n'est qu'un piètre travestissement d'une imago maternelle archaïque terrifiante.

Micheline Enriquez avancera la notion d'une identification totalitaire :

« Ce qui est recherché est le retour à une identification totalitaire où il n'est question ni de perdre l'objet ni de pouvoir s'en séparer. » (p52)

Elle explorera de divers points de vue les rapports entre paranoïa et culture. Elle ne manquera pas de rappeler à ce propos Ferenczi qui insiste, dans sa description de malades paranoïaques, sur la notion de « formation des systèmes ». Concernant le cas Schreber elle indiquera comment le système paranoïaque du père peut induire un développement psychotique chez le fils.

Son analyse du SCUM manifesto de Valerie Solanas est devenu un classique, témoin de sa curiosité intellectuelle qui lui faisait rechercher matière à penser hors des sentiers battus, en particulier dans les manifestations marginales de la culture contemporaine. Elle montrera, entre autres, à propos du SCUM manifesto qu'il y a, chez la femme paranoïaque une incompatibilité entre l'identification maternelle et l'identification féminine.

Je ne peux dans le cadre de cette introduction que signaler certains points qui font l'originalité de la pensée de Micheline Enriquez, et qui la montrent parfois prenant le contre-pied de certaines positions doctrinales convenues.

A propos de la paranoïa et de la systématisation elle insiste sur une notion qui me semble très importante : celle de *l'aptitude à la création de forme* qui permet de lutter contre l'angoisse de mort en tant que présentification de l'informe. Découle de cette notion celle d' « écriture représentative » qui permet, par le mot écrit, de retrouver la chose corporelle, écriture représentative qui rejoint et développe la notion de moi-peau d'Anzieu et se rapproche de la représentation pictographique de Piera Aulagnier.

Ses développements sur la paranoïa masculine, dans la suite de l'étude du cas Schreber, l'amènent à préciser et à remettre en question les rapports établis par Freud entre homosexualité et paranoïa, qui peuvent faire glisser l'homosexualité du côté de la paranoïa. Elle souligne qu'il faut revoir le rapport de causalité instauré par Freud. Pour elle le paranoïaque n'établit pas un choix d'objet homosexuel en tant que réalisation de compromis. L'homosexualité met son identité sexuelle en danger. Il est à la recherche d'un père non pas *à qui* s'identifier mais qui l'identifierait comme l' élu porte-parole d'un discours idéalisé auquel on ne peut que se soumettre.

Ce qui reste cependant à la base de la potentialité paranoïaque qui peut basculer dans le délire ce sont des angoisses précoces qui ont trait à la « pénétrabilité du corps et de l'esprit », ce qui suppose que la problématique paranoïaque se situe en-deçà de la différence sexuelle (p.89).

Beaucoup de ses notations m'ont semblé pouvoir également enrichir une réflexion sur des questions qui se posent actuellement dans la culture. En particulier les rapports entre technologie et procréation. Elle évoque la construction d'une néo-réalité « où la sexualité archaïque est engagée au plus haut point, (et qui) vise à modifier afin de s'en protéger les conditions et les conséquences de la *maternité naturelle*. » Face à cette toute puissance *naturelle* il faut « promouvoir un système de parenté utopique séparant la procréation de la sexualité ».

Toute son analyse de la féminisation du corps masculin qu'elle place à la base de la paranoïa (féminine autant que masculine) pourrait également apporter des éléments de réflexion pour essayer de comprendre certains aspects du changement du corps au lieu du changement psychique dans les parcours transgenre. Quel rapport avec ce qu'elle nous dit de Schreber qui se construit « un corps imaginaire, fou mais inattaquable » ? Ces remarques peuvent peut-être aussi nous donner quelques indications sur ce qui participe de l'engouement dans la culture contemporaine pour les phénomènes transgenre.

Pour terminer je voudrais évoquer Micheline Enriquez dans sa pratique analytique telle qu'elle nous apparaît dans certains passages de son livre.

« Le bouclier théorique n'est pas inutile, mais il ne dit pas que faire. » Elle en appelle à des aménagements du dispositif analytique et à la création d'un espace de jeu, mais surtout à la capacité de lier la fermeté du cadre interne à une disposition à s'exposer à l'insoutenable. Le bouclier théorique ne nous dit pas que faire, surtout lorsque « *la figure humaine* s'incarne dans ce sur quoi toute la haine de soi et de l'autre peut venir se projeter et se cristalliser » p.189

Sa jeune patiente psychotique, Fanchon, met son corps à mal en lui infligeant des marques dont la fonction n'est pas éloignée de l'écriture représentative. En une nuit elle s'arrache la moitié des cheveux et transforme par grattage son visage en plaie à vif. Le lendemain lorsqu'elle vient montrer à son analyste ce qui lui est arrivé celle-ci est sidérée par l'effroi et elle écrit : « Le temps de la réflexion m'a manqué ». Mais ensuite le temps de la construction peut advenir pour imaginer des récits vraisemblables du destin de la mère préhistorique, la mère biologique qui l'a abandonnée. « L'essentiel du travail analytique consista à partir de là à donner *corps et vie* à cette première mère, à lui construire et inventer une histoire plausible, jamais close. »

Plutôt que d'interpréter les voix sa tâche essentielle sera de « rendre vie » dans le champ analytique à la voix propre de la jeune fille. Il me semble que cette représentation—but « rendre vie » indique bien sa position théorique et éthique d'analyste au-delà de l'interprétation, lorsque l'interprétation psychanalytique risque de se trouver dans une proximité trop grande avec l'interprétation persécutive délirante.

Pour terminer je lui laisse la parole:

« Peut-être l'écriture analytique obéit-elle partiellement aux mêmes exigences de réappropriation de soi et de création que *l'écriture représentative* qui se comprend comme une réponse à l'insoutenable. Il y a bien, en effet, une part d'insoutenable (que l'on érige cependant trop en coquetterie et emblème narcissique) dans la situation analytique qui impose à l'analyste une solitude, un silence, un univers clos parfois malaisément supportable et maîtrisable.(...) Cette mémoire de la vie, qui manquait tellement à Fanchon, est pour tout un chacun la condition du représentatif. »